

Jean Bernard EVOUNG FOU DA

**LE ROMAN DE L'ESCLAVAGE DE SECONDE
GÉNÉRATION DANS LA LITTÉRATURE
D'AVENTURES EN AFRIQUE**

Les fictions antiesclavagistes

Cet ouvrage a été réalisé par les éditions Pygmies
Douala, Cameroun
Tél. : +237 677 47 85 55 — +237 677 13 42 11
contact@pygmieseditions.com
www.pygmieseditions.com

Imprimé en France
Tous droits réservés pour tous pays.

Dépôt légal.
© Éditions Pygmies, février 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-424-2824-2

À

Ma chère mère

REMERCIEMENTS

Cette recherche n'aurait pas connu d'aboutissement heureux si elle n'avait bénéficié de la contribution de certaines âmes de bonne volonté à qui je souhaite manifester ma reconnaissance. Je pense, notamment, au professeur Richard Laurent Omgba qui, le premier, a exigé sa concrétisation.

Ensuite, comment ne pas dire merci au professeur Louis Gerrekens, Doyen de la Faculté des Lettres et Philosophie de l'Université de Liège, qui a trouvé pertinent ce projet et a décidé de le porter. Grâce à son parrainage, j'ai bénéficié d'un financement du FNRS-FSR de l'Université de Liège pour un séjour en Europe afin de mener sereinement mes recherches. Il a su m'encourager lorsque j'étais incapable de progresser, tenaillé par l'angoisse de l'échec ou l'immensité de la tâche. J'espère que le résultat final ne le fera pas rougir.

Je sais gré au professeur Heinz Bouillon pour la pertinente orientation de lecture qu'il m'a donnée au sujet de la littérature sur l'esclavage.

Enfin, je suis reconnaissant vis-à-vis de ma famille qui m'a tenu par la main durant ces années de travail, malgré l'adversité rencontrée. Je dis infiniment merci à Pélagie Chantal dont le soutien m'est inconditionnel. Les incessantes et nombreuses questions de Samuel Mathys et Benoît Lucas au sujet du projet résonnent encore dans ma tête. J'espère satisfaire en partie leur curiosité avec la publication de cet ouvrage.

PRÉFACE

Près de deux siècles après l'abolition définitive de l'esclavage, il peut paraître surprenant de voir resurgir, dans les esprits, la problématique esclavagiste. Pour les contemporains, l'expérience de l'esclavage semble tellement lointaine qu'ils ont du mal à imaginer ce qu'elle a été. La preuve en est que la tragédie de la colonisation, qui lui est corrélée, et qui pourtant nous est proche, se dissipe de plus en plus dans les mémoires.

Les générations africaines actuelles, du moins celles qui ont moins de soixante ans, n'ont vécu ni la colonisation ni l'esclavage et, par conséquent, peuvent se représenter ces expériences historiques comme des faits de légende. Leur évocation donne ainsi l'impression qu'on veut réveiller de vieux fantasmes.

Dans cette optique, l'ouvrage que nous propose Jean Bernard Evoung sur le roman de l'esclavage peut apparaître comme un réveil des consciences endormies et qui croyaient s'être débarrassées de leurs démons. Il nous remet en face d'une réalité que nous croyions lointaine, mais qui pourtant survit dans la gouvernance mondiale. Cet ouvrage nous montre bien que, malgré la première et la deuxième abolitions, l'esclavage est resté vivace, tout au moins dans certains esprits, et a nourri une abondante littérature jusqu'au XIX^e et au XX^e siècles.

Sur le plan littéraire, il a donné naissance à une veine romanesque qu'on a appelée « le roman de l'esclavage ». Cette fiction, qui se focalise sur la mise en servage d'une catégorie humaine, a certes fleuri durant la période faste de l'esclavage, mais elle a aussi prospéré pendant la période coloniale, pour des raisons que l'ouvrage énonce clairement. Par conséquent, Jean Bernard Evoung postule qu'il a existé, dans l'histoire de la littérature, deux romans de l'esclavage. Un premier, dit « roman de l'esclavage de première génération » et qui est le fait de quelques esclaves cultivés et de leurs maîtres pendant que cette pratique battait son plein. Ces écrits s'étendent du XVI^e au XIX^e siècles.

Le second, dit « roman de l'esclavage de seconde génération », date de la période postabolitionniste. C'est précisément de celui-là que l'ouvrage de Jean Bernard Evoung se préoccupe. Il est le fait, non pas des témoins de l'esclavage, mais d'autres acteurs qui investissent leur imagination sur ce phénomène en disparition. Ces derniers recréent l'espace esclavagiste et l'animent au travers des personnages tantôt loufoques, tantôt sublimes.

Pour une bonne maîtrise de son objet, Jean Bernard Evoung limite son étude aux productions littéraires francophones, étant donné que, dans le monde anglophone, les *slavery novels* sont déjà bien connus. Il subsistait comme « une amnésie sélective des écrivains africains et même francophones sur cette

question », pour emprunter la belle expression de Kagni Alem. Cet « évitement volontaire », comme le décrit François Vergès, traduit un malaise qu'on croit dissiper en occultant la question comme pour le masquer en lui imposant un voile noir.

Le roman de l'esclavage, dont l'existence même semble méconnue, oppose deux mémoires. L'une, victimaire et qui accable ses bourreaux, et l'autre, pudique pour ne pas dire pudibonde et qui évite de remuer cette fange. Ces deux mémoires nous produisent des œuvres aux tonalités différentes où quelquefois, celui qui est animalisé, réifié dans l'une, est survalorisé, héroïcité dans l'autre. Encore que, dans certaines œuvres du corpus, on voit des hommes blancs, des Occidentaux, tomber en esclavage au sein de certaines tribus nègres. C'est le cas des occupants du « Brick géolette Pilgrim », dans le roman de Jules Verne. C'est aussi le cas de la famille Massey qui ne devra sa délivrance qu'à Mréko, le fils d'Abruko, un noir d'une très grande perspicacité, qui se distingue largement de ses congénères.

Les fictions étudiées sont ambivalentes. Elles présentent l'esclave comme un être à la marge de l'humanité et qui vit encore dans un état de sauvagerie incompréhensible après la révolution industrielle. Son humanité est encore questionnable et mérite tout au moins d'être valorisée. Dans d'autres cas, elles mettent en lumière des êtres exceptionnels, dont l'intelligence est remarquable. C'est le cas de Rama, un noir doté d'une intelligence vive. C'est un fin tacticien qui maîtrise l'art de la guerre. Il associe à cette connaissance martiale une bonne connaissance de la géographie, de la topographie et de la culture traditionnelle. C'est grâce à sa perspicacité que l'énigme de l'assassinat de la Marquise de Monsimpleau est dénouée.

L'étude de ce corpus permet à Jean Bernard Evoung de comprendre la résurgence du roman de l'esclavage dans la seconde moitié du XIX^e siècle qui est plutôt marqué par un autre phénomène similaire : la colonisation. En effet, la résurgence du roman de l'esclavage n'a pour finalité que de justifier la colonisation qui serait une solution humanisante permettant l'évolution du stade de l'esclavage vers celui de la civilisation. L'humanité du nègre ici n'est plus ostensiblement reniée, mais elle est appelée à sortir des ténèbres pour accéder à la lumière. Autant dire que le roman de l'esclavage dit de deuxième génération n'est que le pendant du roman colonial. Il s'en distingue quelque peu parce qu'il reste malgré tout un roman d'aventures individuelles où l'on ne note pas encore une confrontation entre des États ou des blocs de pouvoir organisés.

Ce roman est également différent du roman exotique en ce qu'il ne vise pas la fascination. L'auteur lui trouve trois propriétés essentielles : une écriture tératologique, qui tend à décrire le personnel humain comme une curiosité de la nature. Les personnages, aussi bien que les décors et les événements, semblent situer les lecteurs dans un univers chaotique, infernal où se meuvent des monstres avides de crimes et de sang.

La seconde caractéristique est l'hyper-métaphorisation du style. Rien ne semble dans les limites de l'humain et du naturel. On y note une avalanche

de métaphores à la fois aquatiques, animales, florales, anthropomorphes qui conduit, par excès, à une dépoétisation du récit ; d'où l'émergence du tératologique.

La troisième caractéristique est l'orientation résolument idéologique de ce roman. Le dessein implicite d'inviter à l'humanisation, pour ne pas dire à la colonisation de ce monde, est très perceptible. C'est la raison pour laquelle, bien qu'on puisse noter dans certains cas un désir des écrivains de reconnaître l'humanité et même le mérite des esclaves, Jean Bernard Evoung conclut que l'humanisme qui en résulte est fortement controversé.

L'ouvrage laisse clairement percevoir que le rapport entre les races, jusque dans les temps modernes, reste encore conflictuel et qu'il faudra peut-être attendre que le nègre retrouve toute sa dignité au sein de la communauté humaine pour espérer voir émerger un humanisme véritable. Une telle espérance semble encore lointaine de l'avis des écrivains et certainement de l'auteur.

Prof. Richard Laurent OMGBA
Université de Yaoundé I

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Un regard d'ensemble sur la littérature d'aventures en Afrique permet de déceler deux orientations constitutives majeures : d'un côté, l'on note l'existence d'un roman d'aventures européennes ou, dans le cas d'espèces françaises, focalisé sur la geste impériale tant du point de vue de ses laudateurs que de celui de ses pourfendeurs. De l'autre côté, apparaît une veine relative à « l'esclavisation¹ », interne et externe, de l'Africain sur son propre terroir. Cette seconde production, en raison même de sa matière d'œuvre, est désignée par l'expression « roman de l'esclavage ».

S'agissant de la première orientation, elle semble plus ostensible, mieux connue par les spécialistes des études littéraires, les intellectuels africains ainsi que la frange éclairée de la population du continent noir, qui a voulu découvrir le drame, la blessure de l'amour propre que fut la colonisation ainsi que la morsure identitaire qui en est issue et dont la cicatrisation paraît difficile, incertaine, pas encore acquise. Un très vaste répertoire bibliographique existe d'ailleurs à ce sujet. L'on pourrait, à titre illustratif, évoquer quelques auteurs et titres clés. Nous pensons notamment, de façon lointaine, à Charlotte Adélaïde Dard², André Chevrillon³, Gustave Flaubert⁴, Guy de Maupassant⁵, Prosper Mérimée⁶, etc.

De façon plus proche, comment pourrait-on ne pas évoquer, en premier, Pierre Loti⁷ qui a, sur le plan de la représentation et de l'imagination, ouvert le temps du mépris de l'Afrique et de son habitant ? À ses côtés, il y a lieu d'évoquer René Maran⁸, Maurice Briault⁹, Michel Leiris¹⁰, Pierre Benoît¹¹, etc. Il s'agit là, d'une longue, voire interminable série ayant alimenté littérairement le débat sur l'Afrique, son statut, son assujettissement ainsi que la remise en cause du fait colonial et de ses atrocités.

¹ D'après Catherine Coquery-Vidrovitch, « l'esclavisation » est un processus par lequel l'être humain n'est vraiment pas reconnu comme tel, mais perçu comme un outil de travail, un bien, possédé par son ou ses maîtres. *Les Routes de l'esclavage*, Paris, Albin Michel (nouvelle édition), 2021, p. 21.

² Charlotte Adélaïde Dard, *La chaumière africaine*, Dijon, Noellat, 1824.

³ André Chevrillon, *Un crépuscule d'islam*, Casablanca, Bibliothèque arabo-berbère, édition EDDIF, 1999.

⁴ Gustave Flaubert, *Salammô*, Paris, Garnier Frères, 1862.

⁵ Guy de Maupassant, *Au soleil*, in *Œuvres complètes* (Tome 8), Paris, Louis Conrad, 1902. ; *Lettres d'Afrique*, 1881-1891, La Boîte à documents, 1990.

⁶ Prosper Mérimée, *Tamango*, Paris, Garnier Frères, 1960.

⁷ Pierre Loti, *Le roman d'un Spahi*, Paris, Calmann-Lévy, 1925.

⁸ René Maran, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1938.

⁹ Maurice Briault, *Sous le zéro équatorial : études et scènes africaines*, Paris, Librairie Bloud et Gay, 1930.

¹⁰ Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 1988, première édition en 1934.

¹¹ Pierre Benoît, *L'atlantide*, Paris, Albin Michel, 1920.

Sans doute, la première phase de la littérature d'aventures coloniales françaises en Afrique, au regard de son ampleur, au regard aussi de sa diffusion ainsi que des vifs débats qu'elle a suscités, a-t-elle fait l'objet de beaucoup de réflexions, d'études, d'examens et de réexamens par des chercheurs individuels comme par des sociétés savantes y ayant trouvé le fondement de leurs activités. À titre indicatif, nous pourrions évoquer la SIELEC (Société internationale d'Études des Littératures de l'Ère coloniale).

En ce qui concerne le second volet de ladite production littéraire à savoir le « roman de l'esclavage », il est visiblement moins connu que le premier. Par conséquent, il est moins analysé que celui-ci. Les raisons de cette discrimination ne sont pas aisées à cerner. Est-ce à cause de la rareté de son corpus d'étude ? Est-ce à cause de la datation de celui-ci (il s'agit d'un corpus publié pour l'essentiel avant le 20^e siècle) ? S'agit-il tout simplement d'un certain désintérêt pour la question ? Peut-on en sonder les raisons fondamentales ?

L'on ne saurait nier, dans une première approche, que cette situation est en partie imputable au corpus d'étude, à sa rareté, à son authenticité aussi ; car, en ce qui concerne le monde francophone, « peu nombreuses sont les sources qui nous donnent à entendre la voix des esclaves, leurs témoignages sur leur expérience propre. De rares récits de vie sont disponibles.¹² » Cette rareté de corpus authentique est due à « la faiblesse du nombre des esclaves qui ont eu accès à une culture scripturaire.¹³ » ; une situation différente de celle qui prévaut dans la sphère anglo-saxonne et arabophone. Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard le soulignent pertinemment : « les récits de traite africaine antérieurs au XIX^e siècle concernent presque tous des ventes vers l'Atlantique. Ils sont plus nombreux en anglais que dans les langues latines (français, portugais, italien ou espagnol).¹⁴ »

Allan D. Austin a, par exemple, repéré le récit d'au moins 75 esclaves arabisant dont les circonstances et la vie d'esclave ont été relatées par des témoins majoritairement de langue anglaise ou directement par eux-mêmes¹⁵. Mais pour autant, il y a lieu de garder une certaine distance critique avec ces écrits ; car, comme le souligne Catherine Coquery-Vidrovitch, ces récits sont aussi

un peu trompeurs dans la mesure où, effectués par des Africains de hauts, mis en esclavage par erreur ou par accident, ils renseignent davantage sur le milieu esclavagiste africain que sur le sort misérable des innombrables « sans voix », tous ceux qui n'ont pas eu accès à la culture leur permettant de conter leur infortune.¹⁶

¹² Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard, *Être esclave*, Paris, La découverte, 2013, p.14.

¹³ Idem.

¹⁴ Ibid., p. 57.

¹⁵ Allan D. Austin, *African Muslims in Antebellum America. Transatlantic Stories and Spiritual Struggles*, Londres, Routledge, 1997.

¹⁶ Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard, op. cit., p. 58.

En dépit de la possible manipulation que l'on y soupçonne, l'existence desdits récits devrait au moins souligner ou témoigner du retard accusé par les études francophones à ce sujet, comparativement à la sphère anglo-saxonne qui se démarque, notamment, avec les *Slavery narratives*¹⁷ qui prennent moyennement en charge l'esthétique narrative des récits de captivité ou de l'esclavage.

Dans une seconde approche, Kangni Alem justifie, à son tour, le retard ainsi accusé par « l'absence ou la rareté des fictions africaines sur le thème de l'esclavage et des traites négrières¹⁸ », conformément au constat fait plus haut. Mais, dans le cas d'espèce, il accuse l'écrivain africain qui ne trouve aucun intérêt à se consacrer aux problématiques qui, pourtant, le concernent au premier chef. Il écrit : « qu'il soit Togolais, Béninois, Nigérian ou Anglais, l'écrivain de ces contrées semble reléguer aux oubliettes des pans entiers d'un phénomène qui a quand même duré presque mille ans et connu trois phases principales.¹⁹ » En fin de compte, Kangni Alem parle d'une situation hautement paradoxale, puisqu'il s'agit d'une sorte d'« Amnésie sélective des écrivains d'Afrique.²⁰ »

François Vergès, pour sa part, parle d'un retard évident ou d'un évitement volontaire au niveau européen ; car l'esclavage « est un sujet controversé, ouvert aux polémiques, instrumentalisé, difficile à enseigner ou alors, c'est un sujet marginalisé. Il y a silence, censure, refus d'admettre l'importance de ce passé.²¹ » La position de Vergès s'adosse sur le fait qu'à propos de l'esclavage, deux mémoires s'affrontent : une, essentiellement victimaire, et une autre non-repentante, puisque l'histoire à rebours prouve l'implication/la collaboration de ces deux entités dans cette entreprise.

En tout état de cause, en 2006, se prononçant pour le compte de la France particulièrement, Vergès soutient que l'esclavage reste « impensé », voire « impensable ». D'où l'appel lancé à ses compatriotes afin d'opérer un tournant critique et à « étudier le phénomène en ayant recours à tout ce qui l'entoure, à ses représentations, en puisant dans ses sources diverses.²² »

Conformément à cet appel, l'on enregistre depuis un certain temps un regain d'intérêt des sociétés savantes, des centres et groupes de recherche au sujet des thématiques et problématiques relatives à l'esclavage. Cela ne souffre dès lors d'aucun doute tel que l'atteste le colloque *Littérature et esclavage* organisé par Sarga Moussa²³ à Lyon en 2009. Cet événement est

¹⁷ On pourrait dans cette catégorie lire *The life of Olaudah Equiano or Gustavus Vassa the African*, texte édité par Paul Edwards, USA, Longman Publishers, 1988.

¹⁸ Kangni Alem, « La mémoire des traites et de l'esclavage au regard des littératures africaines » in *Histoire, vues littéraires, Notre librairie*, n° 161, p. 26.

¹⁹ Ibid., p. 24.

²⁰ Kangni Alem, op. cit., p. 26.

²¹ François Vergès, « Un tabou » in *L'histoire*, n° 353, mai 2010, p. 66.

²² François Vergès, *La mémoire enchaînée, questions sur l'esclavage*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 66.

²³ Sarga Moussa est Directeur du Laboratoire LIRE, CNRS-Lyon 2.

perçu comme une réponse/réaction au souhait de Vergès. L'objectif de celui-ci était alors d'amorcer le débat sur la représentation littéraire de la traite et de l'esclavage des Noirs. Sarga Moussa notait, au passage, que dans le domaine historique, l'on enregistre de nombreux travaux sur l'esclavage. Seul le monde littéraire, en France d'abord et de façon plus étendue dans la sphère francophone, n'avait pas encore suffisamment tiré parti de cette problématique, alors même qu'elle traverse frénétiquement les littératures occidentales aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Depuis lors, les problématiques liées à l'esclavage sont examinées transversalement. L'on peut le constater sur un ensemble d'assises scientifiques. C'est ainsi qu'en 2021, le Musée d'Aquitaine, en France, organisait un colloque sur l'esclavage. Quoique l'intérêt de cette manifestation scientifique était visiblement porté sur la photographie et la muséographie, l'on note néanmoins un volet réservé à la littérature à travers les récits de mémoire de l'esclavage.

De même, l'Université de Warwick en Angleterre organisait, au mois de juin 2021, une conférence internationale sur la question de l'esclavage. L'objectif de ces échanges en ligne balayait large, puisque l'on y trouvait en bonne place non seulement des témoignages relatifs à la pratique de l'esclavage, à ses lieux de mémoire, à ses routes, mais aussi à la représentation de l'esclavage/de l'esclave dans les littératures et les arts. Il était également question au cours desdits échanges de la recension des savoirs empiriques accumulés sur le domaine.

Au cours de l'année 2022, trois autres manifestations ayant trait à la problématique de l'esclavage ont eu lieu sur le sol africain. La première s'est tenue au campus de l'Université de Yaoundé I, au Cameroun. Basée sur la question de l'esclavage en Afrique : savoirs et cloisonnement, le colloque international de Yaoundé regroupait autour de la table des chercheurs venus de multiples horizons et répondant à plusieurs disciplines scientifiques dont l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la littérature, le droit. Les spécialistes desdites disciplines étaient appelés à lire ou à dire l'esclavage transversalement dans différents supports, à montrer ses mécanismes, à évaluer l'impact psychologique, social et moral que ce choc culturel a provoqué dans le continent noir, à examiner sa mise en texte dans le domaine littéraire.

Cet angle d'approche du fait esclavagiste a également constitué le principal axe d'analyse du colloque sur le thème *Mémoires et survivances de la traite transatlantique en Afrique, en Europe, en Amérique, dans les Antilles et Caraïbes et autres territoires des océans atlantique et indien* organisé à Ouidah, en république du Bénin au mois d'octobre 2022. Outre les disciplines scientifiques mises en parallèle à l'Université de Yaoundé I, l'on peut noter, lors de ces assises, une certaine diversification et l'enrichissement des débats avec l'introduction des arts, notamment la muséographie, la filmographie et la photographie. Le contexte et le lieu même de tenue de cette manifestation scientifique pourraient justifier cet élargissement des débats : Ouidah, ancien port d'embarquement des esclaves.

La troisième manifestation scientifique sur la problématique de l'esclavage en terre africaine, organisée en 2022, a eu lieu à Dakar au Sénégal. Il était question, pour ce cas d'espèce, de *la recherche sur les esclavages dans le monde : un état des lieux*. L'initiative était celle de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage et l'Agence universitaire de la Francophonie. Cette rencontre fut une manifestation internationale et interdisciplinaire de grande envergure dans la mesure où elle regroupait des spécialistes venant du Sénégal, du Cameroun, du Congo, du Togo, d'Haïti, du Gabon, de Mauritanie, de France, de Guyane, de Martinique, du Danemark, des États-Unis, du Canada, de Suisse, de Grande-Bretagne et d'Italie. Le colloque de Dakar avait pour objectif de montrer la complexité du phénomène de l'esclavage, d'établir précisément un état des lieux des recherches sur ces pages d'histoire tragique.

Comme l'on peut le constater, les assises de Dakar évaluaient la vitalité de la recherche francophone sur les esclavages. Durant ce colloque à large spectre, il n'a pas été uniquement question de l'esclavage colonial ; il s'est également agi d'examiner, sous toutes ses coutures, l'esclavage par ascendance qui a toujours cours dans certaines sociétés africaines contemporaines.

À la vérité, il y a lieu de reconnaître aux manifestations scientifiques sus-évoquées, en Afrique ou ailleurs, le mérite d'avoir parfois abordé le volet littéraire du fait esclavagiste. Pour autant, il ne s'est nullement agi de la dimension purement esthétique de sa prose.

Notre modeste contribution a donc la prétention de se consacrer, dans ce premier tome tout au moins, à l'analyse du roman de l'esclavage de seconde génération dans la littérature d'aventures en Afrique pour en dégager les invariants formels, les éventuels réseaux thématiques avant de s'intéresser à la portée idéologique qui en découle. Mais, pour plus de sérénité dans les analyses et la démonstration, il est de bon ton de procéder à quelques précisions préliminaires visant à dissiper les ambiguïtés ainsi que d'éventuelles confusions résultant de la formulation même de notre objet d'étude.

Tout d'abord, l'expression « roman de l'esclavage » pourrait prêter à équivoque, voire à confusion. Le monde littéraire est accoutumé à la terminologie suivante : roman d'aventures, roman exotique, roman colonial. Heurter cet univers par l'affirmation de l'existence d'un roman dit de l'esclavage nécessite au préalable le traçage des lignes de démarcation entre les trois formes sus-citées et la nouvelle, *le roman de l'esclavage*.

Raison pour laquelle nous soutenons, dans une première approche, que le roman de l'esclavage n'est pas le roman exotique. Le roman exotique se conçoit comme un roman de fascination. Il s'agit de la fascination de l'écrivain qui trouve extraordinaire l'Ailleurs dans sa diversité. C'est ainsi qu'il prend du plaisir à découvrir d'autres cultures, d'autres mœurs, d'autres territoires. Cette conception du roman exotique va en droite ligne avec la définition que donne le Littré du mot exotisme : « le caractère de ce qui nous est étranger et le goût de tout ce qui possède un tel caractère. Tel est le sens du latin "exoticus". »

Cette définition exige du personnage ou de l'écrivain certaines attitudes, des approches différentes de la notion du divers que précise Gilles Manceron dans la préface d'*Essai sur l'exotisme*. Il écrit :

Par sa conception de l'exotisme, Segalen s'inscrit en précurseur d'un certain nombre de préoccupations et d'approches [...] notamment celles qui réclament à l'observateur de faire abstraction d'une bonne part de ses propres modes de pensée pour tenter de saisir de l'intérieur, en partant de leur centre, en adoptant leurs propres valeurs, les civilisations différentes de la sienne²⁴.

À ce niveau précisément, il y a démarcation entre le roman exotique et le roman de l'esclavage qui ne se prive pas de jugements, de réification, de classification des êtres humains sur une échelle de valeurs.

Dans un deuxième temps, le roman de l'esclavage présente des points de démarcation d'avec le roman d'aventures qui a des caractéristiques particulières. Tout d'abord, le roman d'aventures est un roman populaire²⁵, puisqu'il appartient à la littérature populaire qui a connu son apogée, en France et en Angleterre également, entre 1850 et 1950, alors que les empires coloniaux se mettent en place. Ce genre littéraire contamine les États-Unis au moment de l'exploration de l'ouest américain, dit « sauvage », mais que l'Occident tient à dominer et à transformer grâce à la technologie moderne. L'origine du roman de l'esclavage tient exclusivement aux circonstances et aux conditions liées à l'esclavage.

Ensuite, le roman d'aventures focalise son intrigue sur l'action de son héros, en multipliant des péripéties violentes, pour mieux captiver l'attention de son lecteur et maintenir le suspense à tout prix. Généralement dans cette optique, le roman d'aventures tord le cou à la vraisemblance. Ce trait de caractère de son esthétique l'oppose au roman de l'esclavage qui ne vise pas l'invraisemblable.

À ces premiers traits distinctifs du roman d'aventures, d'autres s'ajoutent. L'on peut noter par exemple la jeunesse de son héros, ce qui n'est pas toujours le cas du roman de l'esclavage ; un grand nombre de personnages agissant dans l'intrigue et la référence à une réalité exotique. Le roman de l'esclavage présente certes un grand nombre de personnages, mais généralement ceux-ci, au regard de leur condition, sont unanimement pris et rangés sous l'appellation « les esclaves » pour désigner cette foule anonyme. L'individualité y existe sans doute, mais elle n'est pas très répandue. Plus encore, le roman de l'esclavage ne vise pas l'exotisme, mais la soumission, la possession et l'exploitation.

²⁴ Gilles Manceron in, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Fata Morgana, 1978, préface, p. 20.

²⁵ Dans cette catégorie, de grands noms de la littérature apparaissent : Walter Scott, Alexandre Dumas père, Eugène Sue, Fenimore Cooper, Robert Louis Stevenson, Jules Verne, Rudyard Kipling, Joseph Conrad, etc.

Enfin, le roman de l'esclavage n'est pas le roman colonial. La distinction à ce niveau réside avant tout sur le plan de la survenue de l'esclavage et la colonisation dans le temps. En tout état de cause, l'esclavage voit le jour avant la colonisation, quoique les deux phénomènes finissent par se superposer par moment en Afrique. Incidemment, le roman de l'esclavage préexisterait au roman colonial.

Pour l'essentiel, le roman colonial vise à exposer la grandeur de la mère patrie ainsi que celle de sa civilisation. À juste titre, L. Queffelec affirme, au sujet de cette production littéraire, que « son projet est d'asserter sous une forme fictivement démonstrative, la supériorité de la civilisation, de la science, de la raison, des connaissances sur l'ignorance, la superstition.²⁶ » C'est dire alors que le roman colonial veut atteindre l'influence culturelle avant toute autre chose. Raison pour laquelle il projette des images, des clichés et stéréotypes réducteurs des hommes et des peuples à civiliser, en les marquant d'office : « l'Arabe belliqueux, l'Asiatique fataliste et impénétrable, le Latino-Américain grandiloquent et amoureux de la révolution, l'Africain superstitieux, chacun étant à sa place dans un monde où l'Occidental distribue rôles et étiquettes.²⁷ »

Le roman colonial va par conséquent jouer sur les comparaisons, sur la dévalorisation, voire la dévaluation du monde colonial au profit du monde occidental. C'est donc en toute logique que,

sur le plan structural, il oppose conventionnellement un monde chaotique à un monde idyllique, la colonie, considérée comme « une terre de soleil et de sommeil, une terre maudite, abandonnée des dieux et des hommes, à la métropole, présentée comme la terre promise, la référence en toute chose.²⁸

Le roman de l'esclavage s'éloigne des objectifs poursuivis par le roman colonial dans la mesure où il vise à montrer et à rendre compte de « l'esclavisation » des hommes, de leur réduction à la bête, en une force de travail qu'il faut exploiter. Cette production littéraire met aussi en lumière le processus conduisant à la condition et au statut d'esclave. Voilà une ambition qui ne cadre pas exactement avec la donne du « Fardeau de l'homme blanc », de « la mission civilisatrice ». Ces divergences dans les objectifs poursuivis créent nécessairement une conception de l'art qui s'adapte à chaque fait littéraire.

À la vérité, il serait difficile de nier ou d'ignorer les parentés affichées par les deux productions littéraires. De part et d'autre, des caricatures, des images, des clichés et des stéréotypes sur les hommes et les peuples à « esclaviser » ou à coloniser circulent, et ils participent de la dépoétisation du décor humain et spatial. Mais, leur intensité varie en fonction de l'objectif poursuivi. Cela se

²⁶ Queffelec L., « la construction de l'espace exotique dans le roman d'aventures du XIV^e siècle » in, *L'exotisme*, Cahiers C.R.L.H-CIRAOI, n° 6, diffusion Didier Éruditions, 1988.

²⁷ Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 90.

²⁸ Omgba, Richard Laurent, « L'aventure dans le roman omgbanien français : du colon dégénéré » in, *Écritures VIII. L'aventure*, Yaoundé, Clé, 2001, p. 56.

justifie certainement par le fait que l'esclavage et la colonisation ont parfois mis en scène les mêmes acteurs, ont eu cours sur les mêmes espaces et se sont imposés aux mêmes peuples. De part et d'autre également, l'on voit se déployer la soumission et l'exploitation. Soumission des captifs et esclaves d'un côté, soumission des peuples colonisés et canalisés de l'autre. Sans doute, la cruauté et l'absence d'humanité se dégagent des deux formes romanesques. Le roman colonial met également en œuvre une organisation étatique, officielle, à l'assaut d'un peuple ou d'un pays. Le roman de l'esclavage (pour la sphère africaine spécifiquement), quant à lui, met généralement en jeu des entités criminelles privées ou individuelles.

La démarcation du roman de l'esclavage du roman d'aventures, du roman exotique, du roman colonial, devrait nécessairement conduire notre lecture à la saisie et au décryptage de ses lignes de force, de ses invariants formels.

Ensuite, le concept *esclavage*²⁹ pose problème dans la mesure où en parler revient indubitablement à indexer un bourreau et une victime historiquement et classiquement identifiés : l'Europe et l'Afrique ; le Blanc et le Noir impliqués dans des rapports coupables, incestueux du commerce triangulaire³⁰ qui devait faire intervenir un troisième larron sur l'échiquier : l'Amérique.

Pourtant, il est à peu près prouvé que l'esclavage a sévi dans d'autres sphères que l'Afrique³¹. Puis, il s'avère que l'esclavage dont il est question dans cette étude est d'abord africain, interne. Son principal théâtre d'opérations est la terre africaine, vue, montrée et décrite. À ce sujet, nous savons fort pertinemment que

l'esclavage était pratiqué depuis longtemps par les sociétés africaines, y compris celles situées au cœur du continent, et donc de ce fait relativement protégées des grands courants de traite internationale, aussi bien vers l'ouest que vers l'est.³²

²⁹ D'ores et déjà, nous signalons qu'en matière d'esclavage, des termes spécifiques permettent de classer les formes et ses types. C'est ainsi que l'on parle d'esclavage « interne », pour désigner celui qui sévit à l'intérieur de l'Afrique. Il semble s'opposer à l'esclavage en « droiture », celui qui consacre la traversée de l'Atlantique par les esclaves. À ces deux catégories d'esclavage sont associées deux typologies du phénomène. D'une part, il y a l'esclavage de « case » qui est domestique, et l'esclavage de « plantation », qui sévit dans les champs de coton, de canne à sucre, etc.

³⁰ À ce sujet, Olivier Pétrel-Grenouilleau note que « La traite des noirs n'est pas l'esclavage... entre les deux phénomènes, il existe cependant une série d'interactions », Olivier Pétrel-Grenouilleau, *La traite des Noirs*, Paris, P.U.F, 1997, p. 6.

³¹ Dans son introduction au livre *Les mondes de l'esclavage*, Paris, le Seuil, 2021, Paulin Ismard saisit par exemple les sociétés esclavagistes depuis les cités de la Méditerranée antique, de Sao Tomé-et-Principe, du Mississippi antebellum, des Antilles françaises et britanniques coloniales, de l'Istanbul du XVI^e siècle, de la Corée de la période Chosŏn, de l'Égypte, de mameluk, de la Russie de Pierre le Grand, de la Chine des Ming, de l'Amazonie des Yogui, de l'Alsace du IX^e siècle, p. 16.

³² Henri Médard, « introduction », in Henri Médard et Shane Doyle (dir.), *Slavery in the Great Lakes Region of East Africa*, Oxford, James Currey, 2007, p. 2.

L'esclavage interne met aux prises des Africains eux-mêmes. Ce fait donne un certain crédit à la pensée de Henri Médard qui soutient que « la traite négrière internationale s'est développée d'abord parce que l'esclavage était déjà très [répandu en Afrique]³³ » et justifie, par là même, le terme « partenaires » pour qualifier Africains, Européens et Américains dans « l'esclavisation » des noirs, contrairement aux idées conjointes sur ce fait historique. En conséquence, Henri Médard affirme que « certes, les réseaux de traite se sont démultipliés à partir du XVIII^e siècle, mais l'opinion la plus courante était jusqu'à présent que la plupart des sociétés locales les subissaient plutôt qu'elles n'y participaient.³⁴ » C'est en toute logique que Catherine Coquery-Vidrovitch renchérit :

Si nous voulons considérer le système atlantique, il nous faut tenir compte des trois partenaires de cette histoire de l'esclavage : les Européens, évidemment, mais aussi les Américains et les Africains. On pourra s'étonner du terme de « partenaires » attribué à ces derniers. C'est qu'ils comptaient parmi eux des marchands négriers, sans qui rien n'aurait pu se faire.³⁵

Il est alors avéré que dans la trajectoire de ce travail et même dans la construction de son corpus, « l'histoire des esclavages en Afrique est pleinement envisagée du point de vue des sociétés africaines, soumises durant plus de dix siècles à des transformations violentes, dont elles furent les victimes et les agents³⁶. »

Conséquemment, la narration et l'intrigue du corpus choisi brouillent parfois les pistes, tendent, dans certaines situations, à renverser le « répandu » schème esclavagiste. Mais ces artifices littéraires sont mis en place pour une raison déductible : observer de l'intérieur la pratique de l'esclavage africain et en Afrique pour bien la cerner, mieux décrire les hommes et les mœurs et toucher du doigt ses sinuosités et ses ravages afin de les dénoncer. C'est en cela que le sous-titre donné à l'étude prend son sens : *les fictions antiesclavagistes* dont l'objectif affiché est de combattre, voire d'abolir « la réduction de l'être humain à une chose, un outil ou une force de travail³⁷ » ; une mission que Jules Ferry confiait à la nation française dans son discours à la Chambre le 28 juillet 1885. L'homme politique se demandait : « Est-ce que notre premier devoir [...] n'est pas de combattre la traite des nègres, cet horrible trafic, et l'esclavage, cette infamie ? »³⁸

Cependant, cette étude tient à garder comme objectif principal la dimension littéraire de son corpus. Elle ne souhaite donc pas sortir du

³³ Henri Médard, « introduction », in Henri Médard et Shane Doyle (dir.), *Slavery in the Great Lakes Region of East Africa*, p. 32.

³⁴ Ibid., p. 2.

³⁵ Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard, *Être esclave*, op. cit., p. 18.

³⁶ Paulin Ismard, *Les mondes de l'esclavage*, op. cit., p. 17.

³⁷ Christophe Wargny *Les Esclaves. Du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Éditions autrement, 2008, p. 5.

³⁸ Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial*, Paris, Karthala, 2006, p. 427.

romanesque pour rentrer dans des préoccupations purement morales, éthiques, historiques ou sociologiques.

Dans la même lancée, il est également impératif d'apporter des clarifications sur l'expression « de seconde génération » qui est dotée d'une importante charge sémantique dans la formulation de cette recherche. Deux raisons justifient sa présence ici.

La première tient à la datation. Sous ce prisme, il faut entendre par « de seconde génération » une veine littéraire qui fleurit après les abolitions de l'esclavage. Il s'agit notamment de celle de 1794 et celle du 27 avril 1848, qui apparaît comme définitive. Les récits et autres écrits relatifs à la mise en servitude avant ces dates présentaient une coloration différente de ceux produits après la période post-esclavagiste qui, en principe, devait consacrer l'avènement d'un monde libre. Des textes comme *The life of Olaudah Equiano*, *Gustavus Vassa the African*, édités par Paul Edwards, pourraient appartenir à cette vogue littéraire. L'on pourrait également y ajouter la compilation des narrations de soumission de Law Robin et Lovojoy Paul, *The biography of Mohammah Gardo*. Ces récits donnent la parole aux esclaves pour relater leur infortune, leurs actions, leurs conditions d'asservis et leurs misères.

La seconde raison qui justifie la présence de l'expression « de seconde génération » dans l'intitulé de cette recherche tient à l'objectif des publications fictives qui voient le jour durant cette période. Dans l'ensemble, ces œuvres sont dites antiesclavagistes, en raison de l'idéologie en vigueur au moment de leur mise au marché : la fin de l'asservissement dans le monde. À juste titre, elles s'emparent de la thématique de la soumission pour l'assujettir aux caprices de la création artistique et aux manipulations d'ordre politique. Leur objectif est différent de celui des récits de première génération. L'esclave dans ces textes n'est pas toujours le narrateur du récit de son infortune. Des voix autres interviennent parfois, au détriment de celle du principal concerné.

En dernière instance, il est aussi avisé d'apporter des précisions par rapport à l'expression « aventures en Afrique » également contenue dans le titre de cette recherche. Elle y trouve sa place dans la mesure où les différentes intrigues du corpus choisi se déploient, pour l'essentiel, en terre africaine, quoique par endroits d'autres continents sont concernés : l'Amérique du Sud et l'Europe.

Dans un deuxième temps, l'expression « aventures en Afrique » se justifie par l'appartenance et l'origine sociale de la majorité des personnages du corpus : il s'agit de personnages africains. Mais lesdites « aventures en Afrique », relatées par des narrateurs occidentaux, mises en texte par des auteurs occidentaux, méritent un sérieux questionnement et les intentions profondes de ceux-ci doivent être sondées.

S'agissant de la matière première de l'étude, elle se compose de six textes d'auteurs français dont :

1. Constant Améro, *Tiko le négriillon. Aventures d'un esclavage à travers l'Afrique*, Paris, Firmin-Didot, 1902 ;
2. Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, Paris, Hachette, 1929 ;
3. Edgar Monteil, *Le roi Boubou*, Paris, Charavay, Mantoux, Martin, Librairie d'éducation de la jeunesse, 1882 ;
4. Henri Leturque, *Cartahut le Matelot*, Paris, ancienne librairie Furne, Boivin et Cie, éditeurs, 1898 ;
5. André Laurie, *Gérard et Colette. Les chercheurs d'or de l'Afrique Australe*, Paris, Hetzel, 1897 ;
6. Louis Boussenard, *Le tour du monde d'un gamin de Paris*, Paris éditeur, 1880, parutions originales.

Au premier abord, le corpus d'étude apparaît limité, mais, à la vérité, il est très extensible. Des textes tels que *Underground Railroad* de Colson Whitehead³⁹ ou *Racines* de Alex Haley⁴⁰ pourraient y trouver leur place, en raison même de la part africaine de leurs intrigues. Mais, la constitution actuelle dudit corpus répond à certaines dominantes esthétiques : la thématique (l'esclavage, l'« esclavisation » en Afrique) et le lieu de campement de l'intrigue (le sol africain prioritairement) en enfin la littérature francophone.

Dans cette perspective, l'on voit l'intrigue de Constant Améro se déployer en terre africaine et mettre au-devant de la scène un jeune noir, un Egba d'Ibadan, un Nigérien pour tout dire. Il s'agit de Tiko le négriillon, qui voit le jour à Ibadan, ville du sud-ouest du Nigéria, pays des Egbas dont Abéokouta est la capitale. Sur ses installations natales, le jeune homme est en parfait équilibre social, familial et affectif. Son père, Togounou, un riche esclavagiste, prospère dans ses activités.

Mais, très vite, la stabilité de Tiko est mise à rude épreuve. Le jeune homme connaît des revers de fortune : la tragique mort de son père arraché à la vie par la foudre résultant d'une nuit d'orage, suivie de la destruction du domicile familial par les mêmes forces de la nature en furie. Dès lors, Tiko et son frère Laran connaissent l'errance, la prison, l'esclavage même, la faim, la maladie, la mort (Laran trouve la mort dans un fleuve au cours de leur fuite) ainsi que d'autres brimades et mauvais traitements inhérents à leur condition de déshérités fugitifs, avant que Tiko ne recouvre finalement la liberté dans le Fezzan grâce à un imam vénéré qui le charge de convertir les hommes et les peuples qui croiseront désormais sa route à la foi islamique.

Comme on peut le constater, le texte a pour sujet principal l'Afrique de son temps, avec ses réalités et ses vérités. L'espace de déroulement des actions est exclusivement africain. Mais cet espace est mobile et changeant dans la mesure où Tiko traverse plusieurs territoires, plusieurs peuples,

³⁹ Colson Whitehead, *Underground Railroad*, Paris, Albin Michel, 2017. Traduction de Serge Chauvin.

⁴⁰ Alex Haley, *Racines*, Paris, Robert Laffont, 1977. Traduction de Maud Sissung.

plusieurs pays au cours de son errance, dans la reconquête de la liberté perdue. L'objectif du regard est alors en permanent déplacement.

La même configuration se décline pratiquement dans le reste du corpus, avec, cependant, des variantes, des reconfigurations, des ajustements esthétiques dont le but principal est d'agréments davantage l'intrigue. Le texte d'Henri Leturque, *Cartahut le matelot*, présente par exemple deux cadres d'action : l'Europe et l'Afrique et annonce, à partir de son titre, un personnage principal héros, Cartahut qui, au fond, n'en est pas un.

Dans ce texte, l'intrigue part de l'Europe pour l'Afrique dans la mesure où une mission est confiée à Durancel et Cartahut : rechercher, mettre aux arrêts puis ramener en Europe, en France plus exactement, René Spardec, un prétendu criminel réfugié en terre africaine. Cette consigne semble clairement donnée aux deux missionnaires : « vous emporterez un mandat d'arrêt concernant Spardec, vous lui mettrez la main dessus par les autorités du pays, et, aussitôt les formalités d'extradition remplies, vous le ramènerez en France.⁴¹ » C'est au fond d'un raid qu'il s'agit au cours de cette mission, avec déjà un parcours en boucle clairement établi : le point de départ est la France ; le point de chute est encore la France. Mais le terrain des opérations est la terre africaine, refuge de René Spardec le criminel fugitif.

En terre africaine, Henri Leturque trouve le véritable héros de son récit, contrairement au titre de son roman : il s'agit de Bamboula Rama, un enfant du pays, autrefois vendu en Sierra Leone comme esclave par l'Anglais William Red. Mais Bamboula Rama a eu la chance de recouvrer la liberté grâce à un commandant français, alors Enseigne de Vaisseau. Il s'agit de René Spardec, qui lui a fait visiter la France avant de retourner chez lui en terre africaine.

Bamboula Rama est un noir doté d'une intelligence vive. C'est un fin tacticien qui tient au bout des doigts *L'art de la guerre*.⁴² Il associe à cette connaissance martiale la maîtrise de l'élément géographique, topographique, traditionnel et culturel surtout. C'est grâce à cette intelligence qui se déploie dans plusieurs domaines que la vérité sur l'assassinat de la marquise de Monsimbleau éclate, que la mission confiée à Durancel et Cartahut se déroule normalement et que William Red, le véritable meurtrier, est découvert et puni non seulement pour le crime commis, mais aussi pour l'ensemble de son œuvre en terre africaine.

Un regard d'ensemble sur l'intrigue du texte d'Henri Leturque montre également le changement de l'objectif lié au regard à cause des déplacements constants des lieux de déroulement de l'action. Tout part de la France pour l'Afrique, où beaucoup de pays, villes et territoires sont traversés et impliqués dans l'action en cours de déroulement. Cette mobilité de l'action, voire de

⁴¹ *Cartahut le matelot*, p. 13.

⁴² Ce titre est emprunté au général Sun Tsu, encore appelé SUN TSE auteur de *L'Art de la guerre*, Paris, Hachette, 2019. Réédition.

l'intrigue, consacre véritablement au roman sa dimension aventurière communément partagée.

Le tour du monde d'un gamin de Paris est construit pratiquement sur le même modèle : la mobilité, le changement des lieux de déroulement de l'intrigue, la variété du décor qui semble s'enrichir particulièrement dans ce texte qui fait de l'élément maritime, fluvial, l'un des lieux importants de déroulement de l'action romanesque. Louis Boussenard construit son intrigue sur deux cadres qui ne se touchent presque pas : un cadre terrestre qui présente ses réalités, son opérationnalité ; et un cadre aquatique qui s'assume pleinement.

Le texte de Louis Boussenard met en avant un gamin de Paris, Friquet, une espèce de gavroche qui a été embarqué dans un bateau de croisière pour échapper un tant soit peu à l'oisiveté, à l'abandon, à la pauvreté, à la délinquance qui constituent son quotidien dans la capitale française. Dans son échappée, il atterrit en Afrique, avant de poursuivre son périple en Amérique du Sud et, finalement, pour retourner en France. Le parcours du jeune homme, tout comme celui des personnages clés des romans sus-évoqués, s'effectue en boucle dans la mesure où la France est le point de départ de l'action romanesque de Boussenard ; elle en est également le point de chute. Entre ces deux points, beaucoup de lieux, d'espaces, de pays et de territoires sont traversés, vus et parcourus. Ceux-ci ne concernent pas que l'Afrique ; ils embrassent également l'Amérique du Sud.

En Afrique, Friquet a l'occasion, grâce aux rencontres qu'il a faites, grâce aussi aux acteurs qu'il a croisés sur son chemin, grâce enfin aux contrées et pays qu'il a traversés, de voir et d'apprécier les modes de soumission, la captivité et l'« esclavisation » entre Africains naître, prendre corps, âme et se déployer sur le terrain.

Certes, le jeune Français, dans le texte de Boussenard, est présenté comme un acteur majeur et incontournable de l'action romanesque, mais en Afrique, Friquet fait la rencontre d'un jeune noir, Majesté, près de la troupe d'esclaves noirs du négrier Ibrahim. Dès lors, l'observation de la nature, la formation et l'initiation de Friquet commencent et prennent une tournure particulière qui permet au jeune homme de découvrir une autre Afrique. Majesté devient, le temps de quelques moments, l'un des personnages capitaux de l'intrigue de l'auteur français.

La bipartition de l'espace de déroulement de l'intrigue (espace maritime et terrestre) du roman de Louis Boussenard n'a pour répondant que celle de Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*. Verne est un spécialiste du roman d'aventures, si l'on considère un tant soit peu sa production artistique. L'on y trouve des titres à sensation et à l'incontestable succès : *Michel Strogoff*⁴³, *Vingt mille lieues sous la mer*⁴⁴, *Le tour du monde en 80 jours*⁴⁵, *Cinq semaines en ballon*⁴⁶, etc.

⁴³ Jules Verne, *Michel Strogoff*, Paris, Pierre-Jules Hetzel, 1876.

⁴⁴ Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Pierre-Jules Hetzel, 1870.

⁴⁵ Jules Verne, *Le tour du monde en quatre-vingts jours*, Paris, Pierre-Jules Hetzel, 1872.

⁴⁶ Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, Paris, Pierre-Jules Hetzel, 1869.

Chez cet auteur à l'imagination incomparable, l'insertion de l'élément fluvial, aquatique, maritime est quasi omniprésente. Par conséquent, trouver la configuration ciel-terre ou terre-mer dans sa trame romanesque constitue un lieu commun, un invariant morphologique.

Dans le but de construire son intrigue sur ses deux espaces de prédilection, Jules Verne présente un scénario original au lecteur. En effet, le Brick-goélette « Pilgrim », l'un des plus petits, mais l'un des meilleurs navires, perd son commandant de bord en mer, le capitaine Hull, à la suite d'une fatale pêche à la baleine. Désormais, le navire est orphelin et ses occupants sont visiblement inquiets, car se sentant en danger de mort. Heureusement qu'à bord se trouve encore un jeune matelot, un novice, précise justement le texte : « il n'y avait plus un marin à bord du Pilgrim ! Si ! Un seul ! Dick Sand, et ce n'était qu'un novice, un jeune homme de quinze ans ! Capitaine, maître, matelot, on peut dire que tout l'équipage se résumait maintenant en lui. »⁴⁷

En dépit de sa qualité de novice dans le métier de la mer, Dick Sand décide de prendre ses responsabilités pour sauver l'équipage. C'est sans ambiguïté et sans détour qu'il s'adresse aux occupants de la vedette. Il déclare : « Mes amis (dit le novice aux cinq noirs), faites ce que je vais vous commander, et tout ira bien. »⁴⁸ Malgré la détermination affichée, Dick Sand compte malheureusement, parmi les membres de son équipage, un homme de mauvaise foi, qui a, dans sa tête, une idée contraire à ses intentions et à la volonté de Bat, d'Austin, d'Action, de Hercule, de Madame Weldon. Il s'agit de Negro.

Ce dernier fait dériver le Brick-goélette « Pilgrim » à plusieurs reprises, en dérégulant sa boussole, instrument d'orientation par excellence, au fur et à mesure. Ainsi, en lieu et place de sa destination, le navire échoue sur les côtes africaines. Dès lors, l'équipage est appelé à arpenter une Afrique meurtrière, esclavagiste, cruelle. En première ligne des territoires et pays traversés figurent l'Angola, le Mozambique ainsi que toute la zone de l'Afrique centrale. Sur le terrain, la politique de l'heure des contrées traversées étant tournée vers l'esclavage, la troupe tombe en captivité d'un lieu à un autre, d'un territoire à un autre. Cet artifice narratif permet ainsi à l'auteur d'observer, de décrire avec des détails que l'on pourrait qualifier à la limite de crédibles, les pratiques de l'esclavage en cours en Afrique noire, les supports et les ressorts qui les animent...

Le texte de Jules Verne, à l'observation, présente une légère dissemblance par rapport aux autres textes du corpus dans la mesure où il ne met pas au-devant de la scène de personnage principal esclave, qui prend la direction et le contrôle des opérations à un moment donné de l'intrigue. Mais pour autant, *Un capitaine de quinze ans* satisfait globalement à la problématique d'ensemble de cette analyse.

À quelques exceptions près, le roman d'André Laurie pose les balises de son intrigue sur deux espaces, à l'instar d'*Un capitaine de quinze ans*. L'espace aquatique apparaît en premier lieu. Cette présentation pourrait trouver sa

⁴⁷ *Un capitaine de quinze ans*, p. 152.

⁴⁸ *Un capitaine de quinze ans*, p. 170.

justification dans le fait que l'Afrique est féminine, comme la mer. Dès lors, l'espace maritime est un espace à posséder, à l'instar d'une femme⁴⁹. Puis arrive l'espace terrestre qui, lui, est second. Mais, à la vérité, l'espace aquatique n'est qu'un espace prétexte, un espace introducteur du second.

En effet, la famille Massey a décidé de s'établir en Afrique australe où les affaires semblent prospères. L'objectif familial est donc l'appât du gain. Le narrateur soutient que

la tentation de décupler ; de centupler peut-être le patrimoine de ses enfants avait été trop forte ; ébloui par le rêve d'une fortune promptement acquise, il avait joué sur les mines d'or et quand l'inévitable krach était venu, la modeste aisance de la famille s'y trouva engagée sans retour.⁵⁰

Pour parvenir à sa délocalisation, à sa réinstallation, à sa reconversion, la famille Massey choisit l'itinéraire maritime. Supposée atteindre Durban via Zanzibar, la Durance connaît un accident en mer qui écourte sa navigation :

Puis, tout à coup, une explosion effroyable. La chaudière éclatait avec un vacarme infernal, un bouillonnement sinistre d'eau et d'écume, de gerbes, d'étincelles qui frappèrent les nuages et retombèrent en semant le pont de débris de fer, de cuivre, horreur ! Des membres humains y vinrent rouler sanglants aux pieds des passagers épouvantés, se serrant comme moutons à l'arrière...⁵¹

C'est plus tard que la véritable cause de l'effroyable accident est découverte : une catastrophe d'origine criminelle. Le yacht a été abordé par un navire fantôme ayant délibérément décidé de l'attaquer : « nous avons été abordés par un autre navire ! ... Et les lâches nous abandonnent. »⁵² Désormais, la famille Massey, dispersée, est appelée à poursuivre son périple dans une embarcation inadaptée pour son voyage, un canot, afin d'échapper au naufrage collectif et rejoindre la terre ferme :

Autour d'eux, les arbres gigantesques enchevêtraient leurs racines colossales ; une végétation d'une luxuriance inouïe foisonnait de toutes parts [...] une infinité d'arbustes étranges formaient une barrière épaisse, et donnaient à cette côte un aspect peu hospitalier... mais c'était la terre, c'était l'Afrique.⁵³

Malheureusement sur terre, la famille Massey reçoit un accueil des plus hostiles dans une contrée en proie à l'esclavage : « autour d'eux, se serrait un

⁴⁹ On pourrait dans cette perspective relire *L'image de l'Afrique dans les littératures coloniales et post-coloniales* de Richard Laurent Omgba, ouvrage publié à Paris, L'Harmattan, 2007.

⁵⁰ *Gérard et Colette*, p. 29.

⁵¹ *Ibid.*, p. 50.

⁵² *Ibid.*, p. 51.

⁵³ *Ibid.*, p. 72.

cercle de visages noirs et grimaçants. Une trentaine d'hommes démis nus, armés de longues lances, les considéraient avec une curiosité avide, se bousculant pour mieux voir. »⁵⁴ Il s'agit là d'une scène qui se déroule chez les Somalis qui décident aussitôt de capturer les naufragés, d'en faire leurs prisonniers et de présenter la précieuse prise à leur chef Abruko pour en disposer à sa guise.

Dès lors, Gérard, Colette, Le Guen, Martine expérimentent la captivité, font pratiquement face à « l'esclavisation » qu'ils peuvent, par conséquent, apprécier, observer, interroger, sonder. Mais c'est grâce à Mréko, le fils d'Abruko, un Noir intelligent qui se lie d'amitié avec Gérard, que la petite troupe est épargnée. Pourtant, au cours de leur fuite, ils arpentent d'autres territoires africains en proie à l'esclavage, à la guerre, aux pillages et aux razzias, avant de faire la rencontre de monsieur Massey également « pris en otage » par la tribu des Grosses-Têtes qu'il doit libérer des chaînes de l'ignorance. Fortuitement, la famille se regroupe et poursuit son périple vers l'Afrique australe.

Enfin, *Le roi Boubou* d'Edgard Monteil est un texte bâti sur des va-et-vient des acteurs principaux de l'intrigue du romancier français. Le premier voyage aller-retour perceptible dans le texte est celui de Georges, fils du colonel Martin. Ledit voyage est le fruit d'une promesse paternelle faite au fils. Le père disait alors au fils : « aussitôt que tu auras ton bachaut (dit le colonel, parlant de son fils), V'lan ! Je t'emmène en Afrique⁵⁵. »

Le fils a satisfait l'attente du père qui tient parole. Par conséquent, Georges se rend en Afrique. Mais son voyage n'est pas une simple promenade. Georges a un objectif à atteindre : aborder le roi Karamokho-Boubou afin de signer avec lui des accords de partenariat en faveur de son pays. Une mission qu'il accomplit parfaitement, puisqu'à la fin de l'intrigue, le drapeau tricolore flotte dans le royaume du roi Boubou, contre de ridicules récompenses et de fallacieuses promesses. Le voyage de Georges est alors un cycle complet, une espèce de boucle qui se referme sur elle-même : il fait le voyage de Paris pour l'Afrique et de l'Afrique pour Paris, lieu de signature des accords.

Le périple de Georges enregistre deux soutiens forts. Il y a d'abord l'arrivée de Lucien, son camarade qui a décidé de le rejoindre dans son aventure. Puis en Afrique, au Sénégal précisément, il y a sa rencontre avec Kitata, un guide noir confié aux deux petits Français pour leur servir d'ange gardien sur la route conduisant au royaume de Karamokho-Boubou.

Kitata est un noir fantastique, doué de bon sens ; il est dans le même temps un expert des différents territoires qu'il traverse, dans leur profondeur, avec Georges et Lucien, notamment le Sénégal, le Soudan, le Niger. C'est de là que s'observe l'esclavage africain en œuvre, se pratiquant, prenant forme, corps et âme. La cruauté accompagnant cette infâme activité y est également exposée grandeur nature. On y voit des pillages, des rapt, des razzias des guerres ethniques, claniques, sanglantes, etc.

⁵⁴ Ibid., p. 79.

⁵⁵ *Le roi Boubou*, p. 01.

Le second voyage aller-retour qui s'effectue est celui du roi Karamokho-Boubou. Son voyage va de Bissandougou à Paris et de Paris à Bissandougou. Il s'agit d'un voyage des plus fantasques qui soit. Le nègre est confronté à la science, à la bienséance et au progrès. Tout émerveille le paysan et monarque africain ; tout le fascine visiblement et finit par lui faire peur : le bateau, l'ascenseur, la voiture, le lit, les liqueurs, les canons, les gratte-ciels, etc. Mais bon gré mal gré, Karamokho-Boubou retourne chez lui, avec la pacotille française, pour se venger de son ennemi et frère de toujours, le roi Tiéba qui, contre toute attente, est lui aussi rentré en contact avec la France, au grand désarroi de Karamokho-Boubou qui, sur le tard, réalise le caractère sibyllin de ses interlocuteurs. Dans ce sens, en raison de sa thématique, conformément à son intrigue, au regard de sa géospécialité également, le texte d'Edgar Monteil s'intègre parfaitement dans la catégorie du roman de l'esclavage dans la littérature d'aventures en Afrique. Par conséquent, il ne s'oppose guère aux autres textes précédemment présentés. Au contraire, il les renforce en y introduisant certains détails absents de part et d'autre.

Sur le plan d'ensemble, un certain nombre de remarques méritent d'être faites sur le corpus constitué et présenté. Il s'agit, dans un premier temps, de l'apparition ou de la présence, dans ces différents récits, de certains invariants morphologiques. Lesdits invariants concernent, notamment, la représentation du décor spatial et le rapport à l'humain ; d'où l'esthétique tératologique qui s'en dégage.

Dans un second temps, cette production littéraire, dans son expression, se caractérise par une hyper métaphorisation et une hyper redondance qui lui confèrent une étiquette singulière. Enfin, le roman de l'esclavage est, comme toute œuvre de fiction, porteuse d'un message à travers son esthétique, à travers sa rhétorique. Ce message constitue, en réalité, un enseignement doctrinaire défendant une cause ; celle de l'esclave de façon explicite. Mais implicitement, un autre enseignement doctrinaire s'y déploie à savoir la propagande civilisationnelle.

Par conséquent, l'exploration de ce corpus va reposer sur trois orientations principales à savoir : l'esthétique tératologique qui induit une dépoétisation du décor spatial et humain, l'hyper métaphorisation et l'hyper redondance qui instituent des clichés et, finalement, l'idéologie plus ou moins insidieuse qui en découle.